

MANUEL MEUNE

1664-2008 : de l'oubli du fait allemand à l'émergence d'une mémoire germano-québécoise

Gestern sind siebentausend Landeskinder nach Amerika fort ...
Ich hab auch ein paar Söhne drunter.

Schiller, *Kabale und Liebe*

Zusammenfassung

Jahrhunderte nach Hans Bernhards Ankunft in Neufrankreich leben 100 000 Deutschstämmige im heutigen Québec: frankophone Nachfahren der Söldner aus dem 18. Jahrhundert oder – inzwischen oft anglophone – Einwanderer aus den 1950er Jahren. Nachdem die Deutschen lange Zeit offiziell als solche ‚unbemerkt‘ geblieben waren, kämpften ab den 1980er Jahren deutschkanadische Leitfiguren für die Anerkennung des deutschen Beitrags zum multikulturellen Kanada. Viele Deutschquebecker übernahmen diesen Diskurs. Andere dagegen lehnten jegliche Idee eines deutschen ‚Gründervolkes‘ ab und betonten die besondere Rolle ihrer frankophonen Gesellschaft. Die Nachkriegseinwanderer wiederum mussten sich auch in Kanada mit der deutschen Vergangenheit auseinandersetzen; die deutschkanadische Presse kultivierte dabei oft eine Opfermentalität, da die Leser – darunter viele aus Québec – zum Teil aus ‚Ostvertriebenen‘ bestanden und die politischen Emigranten ‚unsichtbar‘ blieben. So wurde Québec für seine deutschstämmigen Bürger zu einer Begegnungsstätte zwischen konkurrierenden Identitätsdiskursen – sowohl was den Stellenwert der Frankophonen in der kanadischen Geschichte angeht als den der Deutschen.

Abstract

Centuries after Hans Bernhard settled in New France, 100,000 people in Québec claim German origins. They may be Francophone descendants of mercenaries in the 18th century or Anglophone immigrants of the 1950s. In the 1980s, after a long period of official downplaying of the presence of the Germans, some German-Canadian leaders fought for recognition of the German contribution to a multicultural Canada. Many German-Quebecers took over this discourse, but some refused the idea of a German ‘founding people’ and insisted on the distinct role of their Francophone society. Furthermore, even in Canada, post-war immigrants had to come to terms with the German past; the victimisation often characterized the German-Canadian press, since readers – many of whom lived in Québec – often were expellees of the German ‘eastern territories’ and the

few exiles often chose to stay invisible. Thus for its citizens of German heritage, Québec became the place of encounter of several competing identity discourses, whether it was about the role of Francophones in Canadian history or about the role of Germans.

Depuis le 'tournant multiculturaliste' des années 1970 au Canada, ce pays a vu s'élaborer peu à peu une narration collective germano-canadienne, sous l'impulsion de personnes férues d'histoire et de leaders associatifs d'origine allemande, ou d'organes de presse comme le *Kanada Kurier*. L'année 1989, celle du centenaire de cet hebdomadaire, a été l'occasion de jeter un regard rétrospectif sur le parcours des Germano-Canadiens, mais aussi de fêter le 325^e anniversaire de l'arrivée du 'premier Allemand' sur le sol canadien en 1664, un fait qui n'avait guère attiré l'attention des historiens du Canada. Il s'agissait alors, pour les promoteurs d'un groupe germano-canadien 'distinct', de rappeler aux Canadiens d'origine française ou britannique que les germanophones, en tant que 'troisième groupe ethnique' au Canada, avaient eux aussi contribué à forger le Canada moderne. Il importait également de populariser des mythes fondateurs susceptibles de fournir une cohésion identitaire aux Canadiens d'origine allemande. Si la rencontre entre l'historiographie franco- ou anglo-canadienne et l'historiographie germano-canadienne a souvent été superficielle, 2008 offre une occasion de revisiter certains épisodes oubliés puisqu'en cette année de festivités du quatre-centième anniversaire de la fondation de Québec, le Ministère du patrimoine canadien, de façon plus modeste, a annoncé qu'il allait rendre hommage à « la contribution des troupes allemandes à la défense du Canada pendant la Guerre d'indépendance américaine (1776-1783) ». ¹ Comme nous le verrons, ces Allemands qui ont fait souche dans la vallée du Saint-Laurent sont un élément important de la mémoire spécifique des Allemands du Québec.

Lors de l'émergence du discours collectif germano-canadien, piloté surtout depuis l'Ontario et les Prairies, on s'est peu interrogé sur l'identité particulière des Allemands du Québec, sur la façon dont ils se situaient dans la collectivité germano-canadienne, en fonction de l'expérience particulière qu'ils vivaient dans leur province francophone. Les quelque 100 000 Allemands du Québec, ² peu visibles parce que bien intégrés économiquement, ont été amenés, en particulier depuis les années 1980, à formuler un questionnement identitaire quelque peu différent de celui des germanophones des provinces anglophones, même si, marqués par la dernière

1 Une cérémonie de dévoilement d'une plaque commémorative aura lieu prochainement à Québec (la date n'est pas encore arrêtée lors de la parution de cet article), sous l'égide de la Commission des lieux et monuments historiques du Canada, de la Société historique de Québec et de la Société allemande de Montréal.

2 2001 : 88 700 personnes d'origine allemande au sens ethnoculturel (Canada : 2,7 millions), dont 20 765 d'origine allemande unique (1996 : 102 930 dont 23 730 d'origine unique). Un tiers d'entre eux sont nés en Allemagne, le reste en Europe de l'Est ou au Canada. Source : Statistiques Canada.

vague d'immigration dans les années 1950, ils ont dû comme les autres Germano-Canadiens articuler leur stratégie mémorielle en fonction des perceptions de l'histoire allemande récente et du nazisme (Meune 2003).

1. La mosaïque mémorielle germano-qubécoise

Colons, mercenaires et politiciens : l'ancienneté du fait allemand au Québec

Avant d'en venir à quelques aspects du discours mémoriel, rappelons certaines données historiques illustrant l'ancienneté du fait allemand au Canada et au Québec. La présence du premier colon d'origine allemande est attestée par un document daté de 1664 qui mentionne que Jean Bernard (Hans Bernhard), originaire de la vallée de la Moselle, a acheté deux arpents de terre face à l'île d'Orléans. On trouve ensuite trace d'une 'fille du Roi'³ (Tougas 2003), d'autres paysans ou de commerçants germanophones, souvent protestants, venus d'Allemagne, de Suisse et d'Alsace. Les non-catholiques ne peuvent plus s'installer en Nouvelle France après 1685, mais cette première immigration germanophone porte sur une dizaine de familles, ce qui n'est pas négligeable en contexte de début de colonisation. On estime à plusieurs milliers le nombre de ceux qui peuvent aujourd'hui se réclamer de leur ancêtre Hans Daigle, un luthérien de Spire installé en 1674 à Charlesbourg (Bassler 1991 ; Debor 1964).

Lors de la bataille franco-britannique pour le contrôle de l'Amérique du Nord, les deux camps ont recours à des germanophones, dont certains restent après 1760. Mais l'apport le plus important provient des mercenaires – ou 'auxiliaires', pour user d'un terme plus neutre – 'hessois', en réalité originaires de diverses principautés allemandes et recrutés par les Britanniques au moment de la Guerre d'indépendance américaine. Parmi les 10 000 Hessois engagés, 6 000 restent en Amérique du Nord, dont 2 400 au Canada où ils représentent, en 1783, 3 à 4% de la population masculine. 1 400 d'entre eux s'installent dans la vallée du Saint-Laurent et s'intègrent peu à peu à la population francophone – les Schumpf devenant des Jomphe, les Bauer des Payeur. Au-delà du nombre, l'apport qualitatif est appréciable puisque d'anciens officiers jouent un rôle essentiel dans la naissance de la médecine au Canada ou exercent des métiers artisanaux peu répandus (Wilhelmy 1997).

Tout au long du XIX^e siècle arrivent des agriculteurs allemands au Québec, en particulier dans la vallée de l'Outaouais, tandis que des artisans et commerçants s'installent à Montréal. La fondation de la Société Allemande de Montréal (Deutsche Gesellschaft zu Montreal) en 1835 marque symboliquement l'enracinement d'une

3 Les quelques centaines de 'filles du Roi' sont des orphelines envoyées au Canada par Louis XIV à partir de 1663 pour accélérer le peuplement de la colonie. 'L'Allemande', originaire de Hambourg, est arrivée en 1673.

communauté allemande qui se relève vite des tensions induites par la rébellion de 1837-1838 (Gürttler 1985). En 1850, la ville compte 300 habitants d'origine allemande sur une population de 50 000, chiffre d'autant plus important que ces Allemands sont souvent en contact direct avec la population montréalaise (un quart des 81 membres fondateurs de la 'Société Allemande' sont bouchers ou aubergistes). Certains, dont plusieurs descendants de mercenaires, embrassent la carrière politique : on recense ainsi un élu au parlement de Québec, un avocat de la cour supérieure du Québec, plusieurs juges, deux députés fédéraux, sans oublier J.C.S. Wurtele, ministre des finances à Québec de 1882 à 1884 (Debor 1964, 21-23).



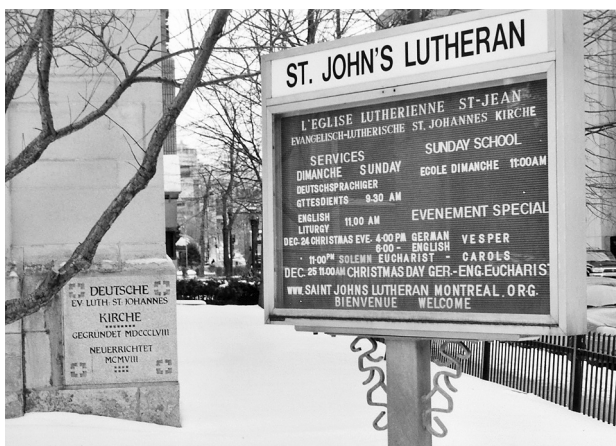
*Immigrants allemands à Québec (vers 1911)
Archives nationales du Canada / PA-10254*

Les Souabes du Danube et l'ancien 'quartier allemand' de Montréal

Au XX^e siècle, les Allemands s'installent de plus en plus en Ontario puis dans les Prairies, mais Montréal continue d'accueillir des germanophones. Lorsque s'estompent les discriminations antiallemandes liées à la Première Guerre mondiale, l'immigration allemande, en particulier en provenance de l'Est de l'Europe, reprend : les 'Souabes du Danube', germanophones originaires de Roumanie, parfois de You-

goslavie, représentent en 1931 un tiers des Allemands du Québec. Les 'Souabes' forment aujourd'hui encore une sous-communauté originale de la mosaïque germano-québécoise, marqués par une mémoire diasporique particulière et par des rapports parfois distants avec ceux qu'ils appellent les *Reichsdeutsche*. Souvent catholiques, ils gardent un lien émotionnel fort avec leur *Heimat*; l'autel de l'église Saint-Boniface, au centre de Montréal, provient ainsi d'un village de Roumanie. Certains sont cependant luthériens et entretiennent une mémoire tout aussi marquée par leur berceau rural en Europe de l'Est.

Par l'ancienneté de leur expérience nord-américaine, ces 'Souabes' contribuent à donner à la communauté germano-montréalaise une profondeur d'ancrage que connaît moins la génération d'immigrants arrivée dans les années 1950 et 1960. Le 'quartier allemand' ne garde guère d'autres traces que l'église Saint-Boniface et l'église Saint-Jean, protestante, puisque l'ascension sociale à entraîné le départ des paroissiens vers des quartiers périphériques. Mais parmi les anciens, certains évoquent encore la vie qui s'organisait autour de la *Main* (le boulevard Saint-Laurent) dans les années 1930, les solidarités ou rivalités qui accompagnaient la misère d'alors, ou la coexistence avec les Juifs yiddishophones.



Église luthérienne Saint-Jean, au coin des rues Jeanne-Mance et Prince-Arthur.
Photo : Manuel Meune

Pendant et après le IIIe Reich : le choc des mémoires migratoires

Le gouvernement canadien est resté largement sourd aux appels des Juifs allemands cherchant à émigrer au Canada (Abella/Troper 1983, 167-181), mais un certain nombre sont arrivés au Québec presque 'par accident' : il s'agit d'Allemands qui avaient gagné la Grande-Bretagne pour fuir le nazisme et figuraient parmi les quelque 2 300 détenteurs de passeport allemand (nazis comme réfugiés politiques) que

Churchill, par crainte de difficultés en cas d'invasion allemande, avait arrêtés et envoyés au Canada, en 1940, pour qu'ils y soient internés (Koch 1980 ; Bernard/Bergeron 1995). Il faut alors un certain temps pour que les autorités canadiennes, s'étonnant des disputes entre les détenus qu'elles ont installés dans divers camps, surtout au Québec,⁴ séparent nazis et antinazis, souvent juifs. Ces opposants au nazisme, dont beaucoup ont des qualifications professionnelles précieuses, sont libérés peu à peu et nombre d'entre eux trouvent un emploi comme universitaires, artistes ou médecins. Très minoritaires à l'intérieur de la communauté juive, sans porte-parole, les Juifs allemands, qui ont vécu l'essentiel de la guerre au Canada, ont aussi gardé leurs distances avec les associations germano-canadiennes – ce qui n'exclut pas qu'ils se sentent liés à la culture allemande (Farges 2006). À l'instar des Allemands des Sudètes sociaux-démocrates arrivés au Canada en 1938 – un autre groupe d'immigrants 'privilegiés' pendant la période hitlérienne (Wanka 1988 ; Farges 2006) –, ces Juifs allemands nourrissent une vision de l'histoire allemande qui entre souvent en collision avec la mémoire des migrants 'économiques' des années 1950, marqués par le traumatisme de 1945, qu'ils aient été ou non adversaires du nazisme.⁵

Dans les années 1950, les 250 000 immigrants germanophones représentent 20% de l'immigration vers le Canada, ce qui constitue le plus grand afflux d'Allemands au Canada jamais enregistré. Un émigrant allemand sur cinq fait partie des réfugiés ou des expulsés des territoires annexés par la Pologne ou l'Union Soviétique en 1945, ce qui colore durablement le discours collectif germano-canadien. Dans les années 1960, 10 000 Allemands par an arrivent encore au Canada, délaissant de plus en plus les régions rurales pour Toronto, Vancouver ou Montréal, qui voient affluer de jeunes Allemands parfois directement parrainés par des entreprises. De 5 000 personnes en 1951, la population allemande du grand Montréal passe à près de 28 000 en 1961. Dans les années 1970, l'immigration allemande marque le pas, sans pour autant disparaître.

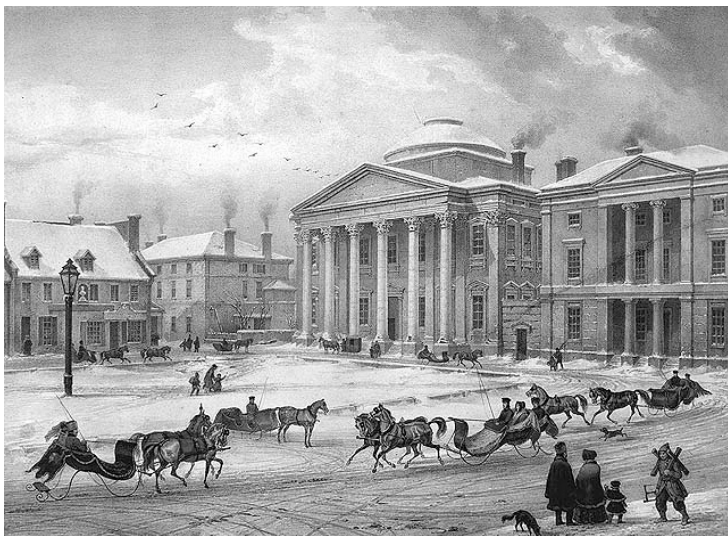
La Société Allemande de Montréal, gardienne de la mémoire germano-québécoise

Face à ces différentes strates migratoires, qui ont donné lieu à la création de multiples associations, surtout à Montréal, mais aussi à Québec et en Estrie, la Société Allemande de Montréal, fondée en 1835, fait office de premier 'lobby allemand' au Canada. Elle a promu certains projets de colonisation, mais elle est surtout intervenue pour qu'on s'occupe davantage des immigrants sans ressources (Gürttler 1985). D'autres associations lui contestent parfois sa prétention à se présenter comme la

4 Camp A (Farnham) ; camp I (Île-aux- Noix) ; camp L (Québec) ; camp N (Sherbrooke) ; camp S (Île Sainte-Hélène, Montréal) ; camp T (Trois-Rivières). On ne doit pas confondre ces *camp boys* avec les prisonniers allemands militaires, même s'ils se sont parfois côtoyés dans certains camps.

5 Après les accords de Munich en 1938, le Canada, en gage de bonne volonté en matière d'accueil de réfugiés (non juifs), établit ces Allemands des Sudètes dans des régions rurales de Saskatchewan et de Colombie Britannique.

'voix des Allemands' sur la scène québécoise, mais tous concèdent qu'elle a contribué à la visibilité des Allemands. Au gré de différents rituels, forte de son rôle intégrateur ancien, elle se pose comme un vecteur de mémoire essentiel. Son cent-cinquantième anniversaire, fêté avec faste en 1985, a été l'occasion de souligner les origines allemandes du peintre canadien Cornelius Krieghoff, lors d'une exposition remarquée, mais aussi, plus généralement, de rappeler l'ancienneté de la contribution allemande à la société québécoise (Lach 1985).



*Cornelius Krieghoff (Gravure d'Andreas Borum) : Place d'Armes à Montréal
Archives nationales du Canada / C-48*

Certains Allemands du Québec – comme Friedhelm Lach ou Karin Gürtler – ont ainsi bel et bien contribué à mettre en place une historiographie germano-canadienne distincte de celles qui prévalaient chez les Canadiens francophones et anglophones – tout en attirant parfois l'attention sur la spécificité (germano-) québécoise. Les Allemands du Québec furent toutefois rarement identifiés comme groupe distinct du reste des Germano-Canadiens. Au-delà de la scène laurentienne, c'est donc d'abord vers le Canada dans son ensemble qu'il faut se tourner avant d'approcher la complexité du discours mémoriel germano-qubécois.

2. Les Allemands du Québec face à l'élaboration d'un discours germano-canadien

La naissance d'une historiographie germano-canadienne autonome

Depuis les années 1980, quelques universitaires d'origine allemande ont eu à cœur de relayer les efforts des leaders associatifs pour consolider le groupe germano-canadien.⁶ Quelques-uns, comme Hartmut Fröschle ou Gerhard Bassler, ont fait valoir qu'en vertu de leur nombre et de l'ancienneté de leur présence, les Allemands (au sens ethnoculturel de 'germanophones') seraient également un 'peuple fondateur' (Bassler 1986, 1-2). En cela, ils omettaient la dimension politique et étatique de l'acte fondateur, car contrairement à la France ou à la Grande-Bretagne, l'Allemagne, en tant que puissance susceptible de nourrir un projet colonisateur, a émergé trop tardivement pour que prenne forme, en Amérique, une 'Nouvelle-Allemagne'. Cette stratégie visait d'abord à ce que les Germano-Canadiens aient accès à certains pans de l'histoire absents de leur conscience collective, par exemple au fait que la loi constitutionnelle de 1867 n'excluait pas la possibilité d'enseigner l'allemand à l'école primaire, comme cela s'est parfois pratiqué dans le comté de Waterloo (Schmidt 1981).

Ce discours d'affirmation va parfois de pair avec une volonté de relativiser le poids de la minorité 'concurrente', en ramenant les francophones (en particulier ceux qui vivent ailleurs qu'au Québec) au statut de minorité 'ethnique' (et non plus 'nationale', ce qui, dans le contexte canadien, entraîne certains droits). Ainsi, dans une 'bataille de symboles' concernant Saint-Boniface (un quartier de Winnipeg qui demeure un haut lieu de la présence francophone dans l'Ouest), il s'agit pour les promoteurs d'une histoire germano-canadienne autonome d'ancrer l'idée de l'antériorité de la présence 'allemande'. Dieter Roger rappelle ainsi que la colonie de la Rivière-Rouge, fondée en 1821 par des soldats suisses (germanophones mais pas uniquement) pour encadrer des colons écossais, a été nommée d'après le saint patron des Allemands, Sankt Bonifatius. Il souligne certes que la colonie primitive a vite été décimée, mais il ne précise pas que la région de la Rivière-Rouge, dès le début du XIX^e siècle, est surtout marquée de l'empreinte des métis francophones (issus des mariages entre coureurs des bois et Amérindiennes). Dans son discours, Saint-Boniface devient le cœur symbolique d'une province marquée par l'empreinte allemande (même si la 'germanisation' – relative – du Manitoba a commencé plus tard), et non plus le foyer d'une population franco-manitobaine pouvant se réclamer d'une tradition canadienne binationale (Roger 1989).

La mention du troisième groupe fondateur, en contredisant la représentation du 'pacte' entre deux groupes, permet de légitimer les aspirations collectives des ger-

6 La naissance des *German-Canadian Yearbooks* / *Deutschkanadische Jahrbücher* a pu alors être saluée comme un pas important dans la 'conscientisation' des Germano-Canadiens.

manophones, même si leur démarche est moins politique ou linguistique que mémorielle. Relativiser la *dualité* originelle permet de valoriser le *multiple*, et donc de coller à l'idéologie du multiculturalisme qui, depuis les années 1980, nourrit le nouveau discours patriotique canadien – en particulier chez les anglophones. Les leaders germano-canadiens, pour afficher leur loyauté au Canada, ont ainsi pris l'habitude de présenter les Allemands comme une pierre essentielle de la 'mosaïque multiculturelle', voire comme le symbole par excellence de l'ancienneté de cette mosaïque (Bassler 1991, 165-166).⁷ Le Congrès Germano-Canadien (Deutsch-Kanadischer Kongress), fondé en 1984 pour représenter les intérêts collectifs des Germano-Canadiens, a lui aussi adopté la rhétorique multiculturaliste et certains responsables politiques canadiens témoignent depuis lors régulièrement qu'ils ont conscience de l'apport germano-canadien en adressant des messages dans la presse germano-canadienne, laquelle se fait l'écho des discussions historiographiques.

La mythologie germano-canadienne dans le Kanada Kurier

Le principal organe de presse germano-canadien, publié à Winnipeg, a longtemps été le *Kanada Kurier*, jusqu'à sa disparition en 2006, signe du vieillissement de la communauté. De nombreux Allemands du Québec étaient abonnés à l'édition montréalaise. C'est pour une large part dans cet hebdomadaire que s'articulait la volonté de définir une mémoire collective germano-canadienne et de combler les lacunes laissées par l'enseignement officiel au Canada.

La riche édition spéciale du centenaire du journal, parue en août 1989, constitue l'un des repères essentiels de cette tentative. On y voit se dessiner une 'épopée' germano-canadienne. Grandes dates, grands hommes, hauts faits : la fierté des Germano-Canadiens doit se fonder sur l'intériorisation du caractère glorieux de la contribution allemande à l'histoire du Canada. Dans la cosmogonie germano-canadienne, les années 1664 (premier acte foncier signalant la présence d'un colon allemand en Nouvelle-France) ou 1750 (arrivée en Nouvelle-Écosse du bateau Ann, 'Mayflower germano-canadien' dont débarquent les protestants qui fonderont Lunenburg) peuvent marquer la naissance 'officielle' du groupe allemand au Canada, mais elles semblent manquer de ce mystère qui renforce l'épaisseur mythique. Certaines tentatives visent donc à s'associer aux origines les plus lointaines de l'histoire américano-canadienne en revendiquant l'héritage des Vikings de l'an 1000. Sans assimiler explicitement les Vikings aux Allemands, Hellmuth Reif, l'un des contributeurs à l'édition spéciale du *Kanada Kurier*, densifie l'histoire germano-canadienne en rappelant que d'après les sagas, un certain « Tyrkir l'Allemand » a fait partie de l'expédition d'Eriksson, établi au Vinland – sans doute L'Anse-aux-Meadows, à Terre-Neuve (Reif 1989, 9). Dans cette course à l'antériorité, afficher la

7 Bassler souligne que la Nouvelle-Écosse, première mosaïque canadienne, comptait après la déportation des Acadiens plus de germanophones que de francophones.

primauté du découvreur 'allemand' permet d'empiéter symboliquement sur l'espace mythique d'autres groupes. Reif entend même prouver la supériorité morale des Vikings, qui ont agi sans « tuer, réduire en esclavage ou chasser des gens de leurs terres » – façon de suggérer que 'les Allemands' peuvent être liés à de grandes entreprises pacifiques.

La volonté de construire une histoire et une mémoire autonomes va de pair avec la mise en avant d'illustres Germano-Canadiens'. Proposant une véritable 'galerie des héros', le *Kanada Kurier* s'applique à montrer à quel point le Canada a été façonné par des germanophones exemplaires, dont le Prince Rupert (Ruprecht) est la figure la plus emblématique. Duc de Bavière et amiral de la Couronne britannique, il est le fondateur de la Compagnie de la Baie d'Hudson qui régnait sur d'immenses territoires. Les magasins La Baie / The Bay restant un repère de l'identité canadienne, ceci ne peut que renforcer le sentiment que 'les Allemands' ont toujours été au cœur de l'histoire canadienne. Sont également énumérés des chercheurs d'origine allemande qui ont œuvré dans les domaines les plus divers – hydroélectricité, chemins de fer, etc. Et la nouvelle *Canada Place* de Vancouver, une construction qui étire sa silhouette de paquebot blanc dans le port, conçue par l'Allemand Zeidler, permet d'associer les Germano-Canadiens à une société canadienne en pleine mutation (Meyer 1989, 12-17).

La construction d'une histoire collective passe aussi par la délimitation d'un espace imaginaire. La référence à la participation d'Allemands à la ruée vers l'or ou à la découverte de l'Ouest permet ainsi de renforcer, par le mythe de la 'frontière', la territorialité de l'expérience germano-canadienne, de compenser le vide historique par la puissance évocatrice de la géographie. Est ainsi évoqué un Allemand qui fut longtemps « le seul médecin entre l'Alaska et San Francisco » (Rehwald 1989, 2). Par ailleurs la toponymie, support central de l'identité collective, sert régulièrement à rappeler que les origines du Canada ne sont pas qu'une affaire franco-britannique. Le nom de Lunenburg permet de souligner les liens entre la Couronne britannique et certaines principautés allemandes. Mais le nom est d'autant plus sacré que cette ville, fondée en 1753 par des Britanniques désireux de contrebalancer la présence acadienne par des protestants allemands loyaux, fait office de 'première ville allemande' du Canada. Quant à la ville de Berlin, centre économique et culturel des germanophones de l'Ontario, débaptisée pour devenir Kitchener à la suite des campagnes antiallemandes en 1914, son nom même, qui brille maintenant par son absence, rappelle l'ancienne puissance des toponymes allemands.

Les 'Germano-Québécois ordinaires' et la mémoire germano-canadienne

Dans l'esprit de certains promoteurs des 'études germano-canadiennes' en milieu universitaire ainsi que dans la presse germano-canadienne, ces rappels historiques devaient donner une cohérence au groupe germano-canadien et conjurer l'assimilation complète en proposant une mémoire alternative aux mémoires allemande ou canadienne. Mais quelle fut la réaction des 'Germano-

Canadiens ordinaires', et plus précisément des Germano-Québécois dont nous avons interrogé certains représentants à l'aide de questionnaires et d'entrevues (Meune 2003, 205-213)? La grande majorité des répondants considèrent qu'il n'est ni possible ni souhaitable que les Germano-Canadiens constituent un groupe distinct. Leur stratégie identitaire se contente d'une conscience des origines et d'une sensibilité historique particulières, d'une participation occasionnelle à des manifestations associatives et d'une ethnicité réduite à quelques rites, et ils sont peu désireux de se voir représenter collectivement par des 'leaders ethniques'.

Invités à réfléchir à la consistance d'une 'mémoire germano-canadienne' commune, interrogés sur ce qu'ils associent à 'l'histoire germano-canadienne', ces répondants évoquent certes quelques éléments de la mythologie germano-canadienne (des Vikings aux mennonites), certains lieux (Kitchener, Lunenburg) et quelques épisodes historiques, mais un seul événement est récurrent – ce qui est peu pour conclure à une réelle épaisseur de la conscience historique germano-canadienne : il s'agit de l'illumination du premier sapin de Noël au Canada par Mme Riedesel, la femme d'un général 'hessois', en 1781, à Sorel (à l'est de Montréal). Cet exemple de transfert culturel réussi est présenté comme le symbole du caractère positif de la présence allemande au Canada. La surreprésentation de cet épisode est liée à sa popularisation au milieu des années 1980, par une série de timbres commémoratifs ou par les ouvrages de Jean-Pierre Wilhelmy, qui a entrepris de rappeler à la mémoire des Québécois l'importance ancienne du fait allemand (Wilhelmy 1984 ; Wilhelmy/Simard 1987). Cet épisode permet à la fois de célébrer la 'germanité' originelle et de souligner qu'une coutume ancestrale a été assimilée par la 'culture canadienne'. Dans cette fusion de deux imaginaires, le sapin canadien, promu à une nouvelle fonction par un Allemand, incarne la capacité de la société d'accueil à s'ouvrir à des apports autres que français ou britanniques.

Pourtant la prégnance d'une identité germano-canadienne nourrie par des références à une histoire 'autonomisée' est faible. La plupart des répondants se disent avant tout 'Allemands' ou 'Canadiens' – parfois 'Québécois'. La dialectique entre des identifications endossées selon le contexte est plus fréquente que la référence à une identité germano-canadienne 'fusionnée', laquelle semble réservée au discours historiographique ou méta-identitaire. Ajoutons que le concept de 'groupe fondateur allemand' a été délaissé dans les années 1990 (Bassler 1993)⁸. Depuis le tournant du XXI^e siècle, une nouvelle génération de chercheurs remet en cause l'approche choisie par les fondateurs des études germano-canadiennes, considérée comme trop conservatrice et ethnociste. La Chaire d'études germano-canadiennes à l'Université de Winnipeg (Chair in German-Canadian Studies) ou le Waterloo Centre for German Studies (Ontario) s'ouvrent à de nouvelles problématiques, liées par

8 G. Bassler n'y fait aucune allusion en 1993 et suggère qu'il faut sortir de l'autoglorification en ouvrant les études germano-canadiennes à l'anthropologie ou aux sciences politiques.

exemple à la 'gauche germano-canadienne' ou à la gestion du passé nazi par les Germano-Canadiens (Sauer/Zimmer 1999, Schulze et al. 2008).

3. La mémoire du nazisme, frein à une identité sereine ?

Si la conscience germano-canadienne apparaît peu marquée chez les 'citoyens ordinaires', c'est aussi qu'elle est parfois compromise par la prégnance d'enjeux identitaires 'extra-canadiens'. Plus que l'adhésion au nazisme de certains Germano-Canadiens dans les années 1930,⁹ le travail de mémoire problématique semble concerner – lorsqu'on lit la presse germano-canadienne – l'Allemagne même et l'histoire du nazisme en Europe. Le *Kanada Kurier* ne saurait représenter tous les Allemands du Canada et du Québec, mais sa large diffusion a contribué à façonner l'image du groupe, image conservatrice à laquelle du reste certains refusaient de s'associer, tant ce journal leur apparaissait figé dans une rancœur nationaliste. L'hebdomadaire publiait en effet parfois des lettres de lecteurs antisémites, voire négationnistes (dès lors qu'on en décode le vocabulaire employé). L'approche des lecteurs vise certes souvent uniquement à rééquilibrer le 'décompte des souffrances' en insistant sur les expulsions d'Allemands en 1945, ou à refuser les stigmatisations moralisantes de ceux qui ne voient dans les Allemands que des 'bourreaux', mais elle confine parfois à la banalisation de la Shoah.

Bien que cette attitude soit minoritaire, sa présence dans la presse témoigne de l'absence, dans le discours public germano-canadien, de certains mécanismes intériorisés par la 'génération de 1968' en Allemagne fédérale, où la mention d'Auschwitz, à partir des années 1970, devenait un point de passage obligé dans toute réflexion sur l'histoire allemande, et où toute tentative de nier l'ampleur du génocide était exclue. La décantation progressive de la mémoire du nazisme semble ne pas avoir eu lieu dans la réflexion collective des Allemands du Canada. La RFA a pu affronter son avenir, par une assomption parfois obsessionnelle de la culpabilité liée au passé nazi et par la tabouisation – parfois excessive – de la comparabilité entre systèmes totalitaires ; mais dans le discours largement en vigueur dans le *Kanada Kurier*, on préfère souvent chercher la culpabilité chez 'les autres' (Juifs, Américains, Soviétiques). Il semble qu'il y ait eu ainsi un phénomène de 'blocage' de l'évolution de la mémoire dans la diaspora, qui s'est peu à peu éloignée de ce que devenait la mémoire majoritaire dans le pays de référence en Europe.

Il faut cependant ajouter que dans les années 1990, la presse germano-canadienne apparaît plus en phase avec une Allemagne réunifiée qui, après des

9 Le Congrès Germano-Canadien a finalement renoncé à demander des excuses officielles pour les internements abusifs de Canadiens d'origine allemande pendant les guerres mondiales (surtout la Première). Si les camps d'internés sont parfois cités par des Germano-Québécois comme signe de l'injustice globale faite aux Allemands, leur importance est relativisée (Meune 2003, 177-179).

années d'auto-culpabilisation, accepte de se pencher davantage sur le statut de *victimes* des Allemands (sans jamais renoncer aux précautions oratoires pour traiter du nazisme). La dynamique réactivée dans l'Allemagne des années 1990, qui autorise à nouveau la comparaison entre les souffrances et entre 'les totalitarismes' est celle qui, depuis les années 1950, n'a jamais cessé de colorer la presse des communautés allemandes immigrées au Canada. Le 'différentiel mémoriel' entre métropole et outre-mer semble se résorber quelque peu, dans la mesure où l'unification allemande a partiellement donné raison à ceux que la gauche allemande stigmatisait comme étant d'indécrottables nostalgiques (*Ewiggestrige*).

Précisons que le *Kanada Kurier* a parfois eu des velléités de *Vergangenheitsbewältigung* 'à l'allemande', en donnant la parole à des lecteurs qui récusaient le ton général du journal. Il s'agissait aussi, pour ce dernier, d'enrayer le déclin du nombre des abonnés en fidélisant des lecteurs plus jeunes. Il a cependant échoué à corriger son image et n'a jamais instauré de vrai débat intergénérationnel. Le discours 'de gauche', sur la scène institutionnelle et médiatique germano-canadienne, n'est pas totalement absent, en particulier par le fait des sociaux-démocrates des Sudètes (Farges 2006), mais alors que la gauche germano-canadienne avait auparavant joué un indéniable rôle dans certaines instances, elle a été peu visible depuis le 'tournant multiculturaliste'. Par ailleurs la RDA, par le biais d'organismes étatiques, avait certes pu élargir son audience au-delà des cercles germano-canadiens qui sympathisaient avec la cause du communisme, mais elle n'a jamais pu influencer véritablement de débat historique germano-canadien (Meune 2007, 2008).

Si l'on n'a pas vu naître un débat identitaire germano-canadien englobant *toutes* les générations et *toutes* les mémoires allemandes, c'est aussi qu'en contexte de migration, il pouvait être tentant de fuir le malaise lié au passé nazi et l'identification à l'histoire allemande, jugée trop lourde, quitte à abandonner la définition de l'identité germano-canadienne aux plus conservateurs. Tandis qu'en Allemagne, la génération de 1968 s'était construit une identité allemande fondée sur le refus du 'silence des pères', mais aussi une identité d'emprunt européenne ou internationaliste, les jeunes Germano-Canadiens ont souvent préféré consolider leur identité canadienne – ou québécoise –, ce qui ne signifie cependant pas que toute dimension identitaire allemande disparaissait, puisqu'elle pouvait influencer, entre autres, la lecture du nationalisme québécois.

4. La rencontre des histoires québécoise, canadienne et allemande

La rédemption par la (supra-)nationalité canadienne

Les Allemands du Québec, arrivés largement dans les années 1950, n'ont pas manqué de réagir au nationalisme québécois en le comparant avec leur expérience du national-socialisme – quelle que soit la position politique qu'ils avaient dans les

années 1940. Beaucoup, tout en soulignant les différences entre la situation québécoise et l'Allemagne des années 1930, insistent sur le fait qu'un Allemand ne peut désormais qu'être contre toute manifestation de nationalisme, même pacifique. Rares sont ceux qui souscrivent à l'idée d'indépendance du Québec, mais certains affichent cependant leur solidarité avec l'affirmation nationale québécoise, légitime et nécessaire selon eux pour rectifier une situation de domination historique. Si l'identification des Allemands avec l'histoire nationale du Québec est problématique, on peut émettre l'hypothèse que c'est en partie parce que 1945 joue pour les Allemands un rôle aussi central que 1760 pour les Québécois, chacun étant occupé à surmonter sa défaite. Les immigrants venus d'une Allemagne divisée vers un Canada qui assouvissait leur nostalgie de contiguïté territoriale ne souhaitaient guère se retrouver dans un pays tronqué et conflictuel. Par ailleurs, les Germano-Québécois, majoritairement intégrés à la minorité anglo-montréalaise, ont certes accepté les nouvelles règles du jeu linguistique à partir de 1976, mais leur identification au Québec francophone apparaît souvent partielle, puisque l'acquisition de compétences linguistiques ne va pas forcément de pair avec l'intériorisation des codes culturels et mémoriels en vigueur.

Pour beaucoup c'est donc l'adoption progressive d'une identité canadienne vécue comme peu problématique qui permet d'échapper à la complexité identitaire allemande, d'autant que la 'nouvelle canadienité' est associée au multiculturalisme, perçu comme une supranationalité dans laquelle chacun peut trouver ses marques identitaires. Face à une question francophone omniprésente, les Allemands du Québec, comme ceux du reste du Canada, ont largement adopté le nouveau paradigme multiculturel pour faire progresser leur réflexion identitaire. Toutefois si la logique multiculturaliste officielle a encouragé l'émergence de 'groupes à traits d'union' nés de la combinaison assumée de deux identités, la référence à une identité 'germano-canadienne' reste paradoxalement peu fréquente, en l'absence de visibilité du groupe germano-canadien ; la politique du multiculturalisme semble en effet être arrivée trop tard, dans les cas des Allemands, pour contrer l'acculturation rapide du groupe. Du reste, ceux qui cherchent avant tout à s'intégrer individuellement à leur société d'accueil voient dans l'attachement exagéré à la communauté ethnoculturelle d'origine le prolongement d'une attitude 'teutomaniaque' (*deutsch-tümelnd*) qu'ils récusent, dénonçant parfois également la ghettoïsation induite par une certaine représentation du multiculturalisme.

La référence identitaire au Québec parmi la 'deuxième génération'

Peu d'Allemands de la génération des migrants de l'après-guerre s'identifient en premier lieu comme Québécois. Même parmi nos répondants germano-québécois nés au Québec, la plupart se sentent d'abord comme Canadiens, puis, à des degrés divers, comme Allemands. Pourtant on trouve, parmi la deuxième génération, un mode d'identification qui laisse plus de place à la référence québécoise ; certains, rares mais bien présents, s'approprient même complètement la mémoire historique

québécoise et se considèrent pleinement comme partie prenante d'un 'nous' francophone dont ils connaissent parfaitement les codes culturels.

Concernant l'identité allemande, beaucoup des représentants de la deuxième génération disent avoir souffert plus ou moins de la stigmatisation comme Allemand en relation avec le nazisme. Ceci les a parfois conduits à un rejet de l'école allemande, voire de la langue allemande. Ils ont dû se demander si l'histoire du nazisme était aussi la leur ; ils ont toutefois souvent conclu que bien que concernés, ils ne réagissaient pas de façon aussi émotionnelle que leurs parents, et ils soulignent que du fait de leur identification prioritaire à la collectivité canadienne (ou parfois québécoise), ils n'étaient pas accablés par la problématique de la culpabilité comme l'étaient les 'Allemands d'Allemagne'. S'ils ne dédaignent pas participer sporadiquement à certaines activités associatives ou à quelques rituels au moment de Noël, ils ne sont guère prêts à s'impliquer dans le maintien d'une communauté germano-québécoise dont l'effacement leur paraît inéluctable.

Les descendants des 'mercenaires', tenants d'une mémoire singulière

La transmission d'une mémoire germano-québécoise collective qui ne se réduirait pas à quelques symboles semble compromise. Il faut toutefois réserver une place particulière aux descendants des 'mercenaires allemands' qui ont fait souche en terre francophone au XVIII^e siècle. Lors de la parution de sa monographie et de ses romans historiques, Jean-Pierre Wilhelmy, descendant d'un officier 'hessois', a reçu nombre de témoignages de vive reconnaissance de la part des milieux diplomatiques allemands, mais aussi de la part d'innombrables Québécois francophones qui élucidaient enfin le mystère de leurs origines, que la mémoire familiale n'avait expliqué que partiellement. Certains s'adressaient à lui en parlant de « nos ancêtres », comme s'il s'agissait, en assumant tardivement une ethnicité différente, de laver les humiliations que leur avaient values, enfants, leur patronyme 'étranger'. Pourtant pour la plupart de ceux que nous avons interrogés par questionnaire, l'intérêt généalogique ou historique pour les recherches de Wilhelmy ne bouleverse guère leur identité. La quête des origines a certes conduit, comme chez les 'vrais' Allemands du Québec, à une réflexion sur la stéréotypisation des Allemands dans les médias, mais six ou sept générations après les mercenaires, ces personnes se considèrent d'abord comme Québécois (et/ou, selon le cas, comme Canadiens).

On le comprend, les implications identitaires du fait allemand au Québec, qui avait largement été occulté, ne concernent pas que la mémoire des Germano-Québécois 'récents', minoritaires, mais aussi la mémoire de la majorité québécoise. Wilhelmy raconte que certains représentants des milieux académiques avaient accueilli avec frilosité son premier livre, qui relativisait le mythe de l'homogénéité de la collectivité canadienne-française. D'autres ont cependant souligné que l'épisode des 'mercenaires' confirme que les origines de la colonie sont plus complexes qu'on ne le pense souvent et qu'on peut y voir le signe que la société francophone, loin d'être fondamentalement menacée, a toujours eu les ressources nécessaires pour

intégrer les nouveaux venus et enrichir ainsi sa culture. Dans le débat sur l'apport non-français au 'nous' québécois, les journaux québécois, à partir du milieu des années 1980, ont parfois fait écho à l'importance insoupçonnée de la contribution du groupe allemand, qui apparaissait soudainement moins 'anglotrope' et plus francophile que ne le voulait sa réputation. Le quotidien montréalais *La presse* – du reste fondé par le petit-fils d'un mercenaire brunswickois – présentait ainsi Wilhelmy comme un « descendant de soldats allemands et un Québécois bien de chez nous » (Tasso 1991).

La mémoire germano-québécoise, un laboratoire en cours

Pour terminer, il convient d'évoquer un autre exemple de mémoire germano-québécoise d'un type particulier : celle que façonnent des intellectuels québécois d'origine allemande 'récente'. Heinz Weinmann, spécialiste de littérature et essayiste, arrivé au Québec dans l'effervescence des années 1970, a ainsi produit des textes sur l'histoire, la littérature et le cinéma québécois témoignant d'une connaissance intime de la psyché québécoise (Weinmann 1987, 1990, 1992, 1996), en même temps qu'y résonnaient parfois des interrogations existentielles loin d'être étrangères à l'expérience allemande. Weinmann apparaît comme un Allemand habitué à battre sa coulpe avant de jeter un regard critique sur une histoire 'étrangère' : il qualifie le « génocide amérindien » de « premier génocide de l'histoire » – tout en en excluant largement les Français, « conquérants conquis » qui s'imprégnaient de culture autochtone –, mais il précise que la « violence fondatrice » dont les Français ont témoigné à l'encontre des Amérindiens comporte une différence « incommensurable » avec la mise en pratique systématique de l'exclusion des Juifs par les nazis (Weinmann 1990, 151). Au fil de ses écrits, il s'intègre du reste de plus en plus au 'nous' québécois, parlant finalement de « notre culture », « notre littérature » (Weinmann 1992, 353-360). En ceci, il s'éloigne d'un autre intellectuel, Wilhelm Schwarz, pour qui Auschwitz ne supporte aucune comparaison, qui ne souhaite nullement participer à la gestion de la mémoire québécoise et précise que c'est la dette morale des Allemands face aux Juifs, et non celle des Canadiens face aux Indiens, qui doit guider l'identification des immigrants d'origine allemande (Schwarz 1994, 221, 257).

On pourrait citer également Gregory Baum, ancien 'camp boy' arrivé pendant la Seconde guerre mondiale : actuellement théologien à l'Université McGill, il a auparavant épousé la cause du mouvement ouvrier en Ontario, avant de s'intéresser au discours de libération nationale 'de gauche' au Québec, ne cachant pas une certaine sympathie pour le mouvement souverainiste (Baum 1998). Quant à Lothar Bayer, qui s'est ôté la vie en 2006 à Montréal, cette ville où il a passé ses dernières années, il a lui aussi jeté un regard à la fois lucide et chaleureux sur sa société d'accueil, en lui appliquant une grille de lecture forgée par son expérience d'Allemand, où les aspects mémoriels étaient centraux (Baier 1995, 1997).

La construction par les élites germano-canadiennes d'une mythologie faite d'événements et personnages emblématiques a pu offrir à ceux des immigrants allemands au Québec qui souhaitaient s'ancrer dans un passé lointain un miroir de leur expérience. Pourtant, même si la mémoire collective des Germano-Québécois remonte aux 'mercenaires allemands' du XVIII^e siècle, ce capital historique ténu semble moins occuper les consciences que la Seconde Guerre mondiale, dont le souvenir vivace n'incite guère la majorité des Germano-Canadiens à se montrer revendicateurs en matière de reconnaissance d'un groupe distinct, malgré l'adoption de la nouvelle 'grammaire' multiculturelle. La génération des migrants des années 1950 et 1960, en tout cas si l'on en juge par l'emblématique *Kanada Kurier*, auquel de nombreux lecteurs germano-québécois ont contribué, s'est souvent montrée impuissante à avancer collectivement dans la gestion de la mémoire du nazisme, pourtant obsessionnelle. Le paradoxe veut que la prise en charge de la responsabilité morale du nazisme revienne souvent à ceux qui, opposants ou descendants, semblent le moins directement impliqués dans son apparition, mais au Canada, contrairement à ce qui s'est passé aux États-Unis, la 'gauche germanophone' s'est faite discrète à partir des années 1980.

Pour les Québécois d'origine allemande, le salut a souvent paru venir de l'alignement sur les mémoires anglo-canadienne ou anglo-québécoise. L'insistance sur leur attachement au Canada – ou à Montréal, perçu comme un 'Canada miniature' – n'exclut cependant pas que leur construction identitaire fasse une place à la 'québécoïté'. Une partie de la deuxième génération, surtout dans le cas d'enfants de la Loi 101¹ socialisés en milieu francophone, affiche sans états d'âme son identification (franco-)québécoise. Si la référence allemande semble décroître inéluctablement à la troisième génération, on s'aperçoit, avec les lointains descendants des 'mercenaires', que la mémoire germano-québécoise ne disparaît jamais complètement, d'autant que le discours d'intellectuels d'origine allemande continue de la nourrir, sur un mode différent. On n'a certes pas assisté à l'émergence d'une historiographie germano-québécoise qui se distinguerait du discours germano-canadien, lui-même peu visible dans la sphère publique canadienne. Mais l'identité germano-québécoise, avec ses spécificités, reste une expérience originale et les cérémonies pour commémorer officiellement, à Québec, le rôle des 'mercenaires' ne peuvent que contribuer à en renforcer l'existence.

Bibliographie

- Abella, Irving/Harold Troper, 1982, *None is Too Many: Canada and the Jews of Europe, 1933-1948*, Toronto : Lester and Orpen Dennys.
- Abella, Irving/Harold Troper, 1983, « The German-Jewish Intellectual and Canadian Immigration », dans : Michael Batts/Karin Gürttler (dir.), *German-Canadian Studies in the 80s [Symposium Deutschkanadische Studien 1983, Annalen 4]*, Vancouver : CAUTG, 167-181.
- Baier, Lothar, 1995, *Ostwestpassagen: Kulturwandel, Sprachzeiten*, München : Kunstmann.
- Baier, Lothar, 1997, *À la croisée des langues : du métissage culturel d'est en ouest*, Arles : Actes Sud [traduction du précédent par Peter Krauss et Marie-Hélène Desort].
- Bassler, Gerhard, 1986, « Problems and Perspectives in German-Canadian Historiography », dans : Karin Gürttler/Friedhelm Lach (dir.), *Probleme - Projekte - Perspektiven [Symposium Deutschkanadische Studien 1985, Annalen 5]*, Montréal : Université de Montréal, 1-2.
- Bassler, Gerhard, 1991, *Das deutschkanadische Mosaik heute und gestern*, Ottawa : Deutsch-Kanadischer Kongress.
- Bassler, Gerhard, 1993, « German-Canadian Studies Tomorrow: a Historian's Perspective », dans : Karin Gürttler et al. (dir.), *German-Canadian Studies in the 90s: Results and Projects [Symposium Deutschkanadische Studien 1992, Annalen 8]*.
- Baum, Gregory, 1998, *Le nationalisme : perspectives éthiques et religieuses*, Montréal : Bellarmin.
- Bernard, Yves/Caroline Bergeron, 1995, *Trop loin de Berlin : des prisonniers allemands au Canada (1939-1946)*, Sillery : Septentrion.
- Debor, Herbert, 1964, *Die Deutschen in der Provinz Quebec*, Montréal.
- Farges, Patrick, 2006, *Le trait d'union : cultures et identités des exilés germanophones au Canada (1933 à nos jours)*, thèse de doctorat, Université de Paris 8.
- Gürttler, Karin, 1985, *Geschichte der Deutschen Gesellschaft zu Montreal*, Montréal : Deutsche Gesellschaft zu Montreal.
- Koch, Eric, 1980, *Deemed Suspects: a Wartime Blunder*, Agincourt : Methuen.
- Lach, Friedhelm, 1985, *Notre héritage allemand - German-Canadian Artists in Québec - Deutschkanadische Kunst in Québec*, Montréal : Deutsche Gesellschaft zu Montreal.
- Meune, Manuel, 2003, *Les Allemands du Québec : parcours et discours d'une communauté méconnue*, Montréal : Méridien.
- Meune, Manuel, 2007, « Les amis de la RDA au Canada : Horst Döhler et le Komitee Kanada-DDR face à la Liga für Völkerfreundschaft », *Zeitschrift für Kanada-Studien*, 27.1, 120-136.
- Meune, Manuel, 2008, « Die DDR und die ‚Bürger deutscher Herkunft‘ in Kanada : die Rolle der Gesellschaft Neue Heimat (1980-1990) », *Forum Deutsch*, 1 (www.forumdeutsch.ca).
- Meyer, Elisabeth, 1989, « So haben wir begonnen », *Kanada Kurier*, août (édition du centenaire), 12, 15, 17.
- Rehwald, Elisabeth, 1989, « Die Zeitung, ein lebensvolles Geschichtsbuch von Generationen », *Kanada Kurier*, août (édition du centenaire), 2.
- Reif, Hellmuth, 1989, « Die Vorläufer als geistige und tatsächliche Wegbereiter der Entdeckungen in Canada und Nordamerika », *Kanada Kurier*, août (édition du centenaire), 9.
- Roger, Dieter, 1989, « Deutschkanadische Beiträge zu Manitobas Geschichte », *Kanada Kurier*, août (édition du centenaire), 52.
- Sauer, Angelika/Matthias Zimmer (dir.), 1999, *A chorus of different voices: German-Canadian identities*, New York : Peter Lang.
- Schmidt, Herminio, 1981, « Die deutschen Sonabendschulen in Kanada : Entwicklung und Prognose », *German-Canadian Yearbook*, 183-200.
- Schulze, Mathias et al. (dir.), 2008, *German Diasporic Experiences: Identity, Migration, and Loss*, Waterloo, ON : Wilfrid Laurier University Press.
- Schwarz, Wilhelm, 1994, *Vom alten in das neue Land*, Winnipeg : Wolf.

- Tasso, Lily, 1991, « La plus jeune fête nationale », *La Presse*, 29 septembre.
- Tougas, Rémi, 2003, *L'Allemande : la scandaleuse histoire d'une fille du roi*, Sillery : Septentrion.
- Wanka, Willi, 1988, *Opfer des Friedens : die Sudetensiedlung in Kanada*, München : Langen-Müller.
- Weinmann, Heinz, 1987, *Du Canada au Québec. Généalogie d'une histoire*, Montréal : Hexagone.
- Weinmann, Heinz, 1990, *Cinéma de l'imaginaire québécois, de « La petite Aurore » à « Jésus de Montréal »*, Montréal : Hexagone.
- Weinmann, Heinz, 1992, « Dépendance et indépendance comme stratégie culturelle du Québec de demain », dans : Pierre Lanthier/Guildo Rousseau (dir.), *La culture inventée : les stratégies culturelles aux 19e et 20e siècles*, Québec : IQRC.
- Weinmann, Heinz/Roger Chamberland (dir.), 1996, *Littérature québécoise, des origines à nos jours*, Montréal : Hurtubise HMH.
- Wilhelmy, Jean-Pierre, 1984, *Les mercenaires allemands au Québec au XVIIIe siècle et leur apport à la population*, Beloeil : La maison des mots.
- Wilhelmy, Jean-Pierre, 1997, *Les mercenaires allemands au Québec*, Sillery : Septentrion.
- Wilhelmy, Jean-Pierre/Louise Simard, 1987, *La guerre des autres*, Montréal : La presse.